

Le sang du monde

(À propos des peintures d'Aurélié Galois)

C'est du noir et du bleu. Leur rencontre produit des étincelles d'énigme : dans la peinture d'Aurélié Galois, les côtoiements chromatiques nous menacent et nous comblent ; ils ouvrent le visible à un télescopage inédit des époques.

Son pinceau est semblable au burin qui entaille le tronc d'un arbre : il incise le temps. De la blessure s'écoule une sève par laquelle profane et sacré, redevenus indiscernables, révèlent leur coïncidence immémoriale.

Ainsi chaque signe de cette peinture prend-il figure à la fois contemporaine et archaïque : il y a les fourneaux d'une usine avec l'étrange pâte noire, flasque et ténébreuse que forme le caoutchouc produit par des mains sans visage ; il y a une forêt qui se vide face à des pneus qui brûlent ; le tronc d'un hévéa scarifié comme une peau tribale ; la bouche d'une statue ouverte à la sève qui s'en écoule ; des visages douloureux dont les traits s'impriment comme ceux des fantômes sur le drap noir du temps (leur douleur dise ce qu'il en coûte de produire le caoutchouc).

Le burin de collecte, le couteau de sacrifice et le pinceau de la peintre se confondent en un seul geste qui fait revenir le reste occulte de l'Histoire : celui du « crime commis en commun » dont Freud dit qu'il fonde toute société.

L'usinage masque toujours une mise à mort ; et de la sève originelle aux pneus, ce qui se peint ici témoigne pour une métamorphose sacrificielle de la couleur : à travers ces grisailles, ces noirs et ces bleus qui s'affirment dans la confrontation même entre l'usine et le temple, se déploie le cheminement du caoutchouc. C'est ainsi qu'Aurélié Galois, en en poignée de visions silencieuses, raconte l'histoire du monde.

Regardez bien le tableau Déesse : le bleu maya qui soulève le fond ardent de la forêt à l'arrière-plan nous rappelle que le corps des sacrifiés aztèques était couvert de peinture bleue.

Le sang du sacrifice est bleu. C'est aussi la couleur du travail industriel — ce bleu de travail, dont les pigments outremer, pulvérisés à la manière des peintres pariétaux, approfondissent le vertige temporel qui scintille dans les manchons du Saigneur.

En peignant, c'est-à-dire en creusant les strates du visible, Aurélié Galois retrouve, sous la couche de l'usine de caoutchouc paternelle, le monde des civilisations sacrées de l'Amérique disparue, mayas, aztèques et oleks.

« L'industrie est une officine sacrificielle », écrit Roberto Calasso. Entre le temple enfoui sous la forêt des siècles et l'usine qui en consume la résine-mémoire, se donne à voir continuellement le sang du monde. L'alchimie poudreuse de la peinture — sa matière noire — révèle le fond sacré du temps.

Ce qui crie en silence derrière les gestes de la machine de production, c'est bel et bien le plus vieil acte du monde, l'acte spirituel par excellence : le sacrifice. La main du Saigneur qui tranche l'écorce déchire le visible lui-même, comme si la Création du monde relevait d'un écorchement originel.

Et voici que nous comprenons ce qui nous arrive : la profanation illimitée du monde par la technique accorde notre planète à la globalité d'un sacrifice noir — sans dieu, sans reste.

Voilà, il ne doit plus rien rester, tout doit être transformé, tout doit être vendu. C'est la vérité d'un monde qui a tué en lui le sacré, et dont la peinture nous redonne les temporalités magnifiques à travers ses couches de bleu. À travers ces pigments, une bouche s'ouvre au sang du monde ; la peinture, en nourrissant notre désir, nous réaccorde au secret du temps.

Yannick Haenel